

Vignettes : Marie-Claude Verdier sur trois oeuvres théâtrales de 1959

Marie-Claude Verdier

Numéro 325, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Verdier, M.-C. (2019). Compte rendu de [Vignettes : Marie-Claude Verdier sur trois oeuvres théâtrales de 1959]. *Liberté*, (325), 84–84.

Gratien Gélinas, *Bousille et les justes*

Lorsqu'il écrit, met en scène et interprète Blaise Belzile, dit Bousille, en 1959, Gratien Gélinas a déjà à son actif une impressionnante carrière théâtrale et des personnages aimés et reconnus du public. Fridolin s'est moqué de la société et Tit-Coq s'est battu contre les injustices de son temps; Bousille, lui, en sera la victime. À la comédie et au drame social s'ajoute la tragédie, qui d'ailleurs surviendra après 125 représentations, lorsque Gélinas aura l'idée de clore la pièce sur le suicide par pendaison de son personnage, rendant le scandale des Grenon impossible à cacher. C'est cette famille de tartuffes saint-titiens qui incarne les « justes » du titre, eux qui n'hésiteront pas à intimider, à violenter et à se parjurer pour parvenir à l'acquiescement de leur frère meurtrier, mais surtout pour retrouver une réputation immaculée. Certains critiques de l'époque apparaissent convaincus que Gélinas « a voulu faire l'éloge de la sagesse des humbles, qui, prenant racine dans l'Évangile, est tellement plus élevée... le public se reconnaît sur scène... avec ces puissances de rachat et de résurrection que le christianisme a déposées en lui ». Pourtant, dans *Bousille et les justes*, la religion nous est présentée comme un outil de contrôle social et intime : une spiritualité sans Dieu. Même Bousille craint Dieu. Gratien Gélinas a créé une satire de la corruption morale et religieuse d'une société où Maurice Duplessis achève son règne (il meurt vingt jours après la première). L'instigateur de la « loi du cadenas » aurait d'ailleurs été suprêmement irrité d'apprendre le succès de la pièce dans des pays où l'hypocrisie et la corruption qui y sont dépeintes faisaient résonner l'écho de celles de leur propre système défaillant : en Roumanie et en Tchécoslovaquie, au cœur des régimes communistes du bloc de l'Est. ●

— Marie-Claude Verdier

Lorraine Hansberry, *A Raisin in the Sun*

En 1959, Lorraine Hansberry, une jeune dramaturge afro-américaine de vingt-huit ans, voit sa pièce prendre l'affiche du Ethel Barrymore Theatre de New York. L'œuvre s'inscrit parfaitement dans la continuité de la dramaturgie américaine qui remet en question, comme dans *La mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller, le mythe du rêve américain qui laisse croire à une prospérité pour tous. Et c'est ce « tous » que la pièce travaille à élargir. Car Walter, le jeune père et mari au centre du drame, incarné à l'époque par le grand Sidney Poitier, a les mêmes aspirations que les personnages blancs de Miller : il souhaite s'enrichir et améliorer son sort ainsi que celui de sa famille. Une somme inespérée vient attiser le feu de ses espoirs d'enfin acheter sa propre demeure dans un quartier paisible de Chicago. Mais ce simple souhait résonne différemment dans une Amérique où la lutte pour les droits civiques menée par Martin Luther King et Rosa Parks débute à peine.

Ainsi, Lorraine Hansberry est la première autrice noire dont la pièce est produite « on Broadway ». Elle remporte de plus le prestigieux prix du New York Drama Critics' Circle. La pièce, intitulée *A Raisin in the Sun*, sera produite à Montréal vingt ans plus tard, en 1979, par le Black Theatre Workshop, et sera reprise pour les quarante ans de la compagnie en 2010. Le titre de l'œuvre provient d'un vers du poète Langston Hughes : « *What happens to a dream deferred? Does it dry up like a raisin in the sun?* » Ce rêve reporté s'incarnera finalement, soixante ans après la création de la pièce, pour la première fois en français à Montréal à l'automne 2019 grâce à la Compagnie Jean-Duceppe. ● — MCV

Claude Gauvreau, *La jeune fille et la lune et Les grappes lucides*

Le mardi 21 avril 1959, à l'auditorium de l'École des Beaux-Arts de Montréal, un public curieux assiste à la présentation de deux œuvres du poète Claude Gauvreau par Janou Saint-Denis et sa troupe Les Satellites. Dans *La jeune fille et la lune*, une femme noyée tente de rejoindre un rayon de lune, tandis que dans *Les grappes lucides*, le héros, Saplerbe, incarné par Guy Borremans, aperçoit sa couleur durant un fugitif instant : « La couleur du soleil, de la mer dans le soleil, du ciel dans la mer, la couleur de tous les poissons sous la mer, la couleur du nuage et de l'écume qui s'épousent dans mon œil. » Son malheur est qu'il voudrait renouveler cet instant de perfection et que rien sur terre ne peut l'aider ni le retenir dans cette quête qui mène à sa mort dans la mer. Saplerbe, comme Gauvreau, semble perdu, à la recherche d'absolu dans une société où Dieu est à chaque coin de rue, mais où la transcendance a disparu. Saplerbe, lorsqu'il a aperçu sa sublime couleur, lance des cris décrits comme « des sons incohérents », et on croirait déceler là les premiers pas vers la mer intérieure du poète. Car Gauvreau n'a pas encore ici créé complètement l'exploré, sa langue sonore qui explore les confins du langage. Mais si les cris du personnage préfigurent une révolution esthétique, le poète occulte toutefois, dans l'expression de sa liberté et de son désir, ceux de sa muse. Impossible partenaire parce que jamais égale, elle est soit femme-enfant, beauté éthérée ou déesse chtonienne, comme la jeune fille qui rejoint la lune, ou alors amante délaissée, elle n'a jamais la possibilité de se défaire du regard de l'homme. ●

— MCV